

UNIVERSITÉ DE GRENOBLE II

\*\*\*\*\*

U.E.R DE SCIENCES ECONOMIQUES

\*\*\*\*\*

3eme ANNEE DE LICENCE

\*\*\*\*\*

Fascicule 4

Deuxième Partie

# FLUCTUATIONS et CROISSANCE



CHAPITRE 1

ANNEE 1969 - 1970

GERARD DE BERNIS  
ET

ROLANDE BORRELLY

IIe PARTIE

L'APPORT DES THEORIES MODERNES A L'ANALYSE DE LA CROISSANCE

Nous avons suffisamment défini l'esprit de cette 2e partie, pour pouvoir nous contenter d'un simple rappel. Ayant dégagé un cadre général pour une théorie de la croissance et du cycle, et ayant repéré les problèmes essentiels qui doivent être résolus, non seulement pour approfondir l'analyse de ces questions, mais encore pour en permettre l'application à l'analyse du capitalisme contemporain, nous interrogeons les théoriciens contemporains. Notre objectif n'est de produire ni une anthologie des analyses actuelles, ni une liste exhaustive, même ordonnée, des travaux récents. Dès lors, nous ne chercherons pas à procéder à la description intégrale de ces analyses, mais nous tenterons d'y puiser des réponses utiles aux questions qui nous sont posées. Le lecteur doit aussi noter qu'il s'agit seulement dans le texte présent de l'état actuel de notre recherche. Nous nous réservons de la reformuler, voire de la modifier pour la compléter, l'approfondir et la systématiser dans des rédactions ultérieures. (6)

## CHAPITRE I

### LES MOTIVATIONS DE L'INVESTISSEMENT

Dans le M.P.C., les entrepreneurs investissent dans le seul but d'obtenir un profit, selon des stratégies qui, à plus ou moins long terme, directement ou indirectement, tendent à maximiser le taux de celui-ci (1). C'est poser toute la question de la réalisation de la valeur, et donc de la valorisation du capital, c'est-à-dire de la possibilité de trouver un débouché pour la production.

Ce problème a été, nous l'avons vu, longuement analysé par Marx, dans sa vigoureuse polémique contre J.B. Say. Il a lui-même posé la question de savoir si le capitalisme détient en lui-même les moyens de son propre développement :

"Dès que les conditions générales de production sont adaptées aux exigences de la grande industrie, dès lors ce genre d'exploitation acquiert une élasticité et une faculté de s'étendre soudainement et par bonds qui ne rencontrent d'autres limites que celles de la matière première et du débouché" (Le Capital, L.I, s. 4, Ch. 15).

De nombreux disciples de Marx se sont attachés à cette question. Lorsque Lénine développe la théorie de l'impérialisme, il affirme que le développement des économies capitalistes s'appuie sur l'établissement de relations impérialistes, en particulier sur la conquête de marchés, aussi bien du reste de marchés de matières premières (qu'ils achètent) que de débouchés pour les produits qu'ils vendent. Mais il n'affirme pas la nécessité de cette conquête des débouchés et dès 1893, dans un texte célèbre sur lequel nous reviendrons au chapitre III, "à propos de la question dite des marchés", dans une controverse avec les populistes russes de cette époque, il souligne que le développement du capitalisme a deux ressorts, le progrès technique qui renforce sans cesse la division sociale du travail et la production marchande d'une part et d'autre part la conquête de débouchés extérieurs (2).

---

(1) Nous savons quelles discussions cette affirmation peut soulever et nous y reviendrons dans l'introduction du chapitre III de cette IIe Partie.

(2) "Tout ce qui vient d'être dit ne conduit nullement à nier cette thèse qu'une nation capitaliste ne saurait exister sans marchés extérieurs. En régime de production capitaliste, l'équilibre ne s'établit entre la production et la consommation que par une série d'oscillations ; plus la production est importante, plus le cercle des consommateurs à qui elle est destinée est large, et plus fortes sont ces oscillations.



Tougan-Baranowski prendra dès 1894 une position beaucoup plus mécaniste et affirmera que le développement de la consommation productive suffira toujours à fournir les débouchés nécessaires, les proportions entre la section I et la section II s'établissant automatiquement de manière telle que la reproduction élargie soit possible (1). Il n'y aurait pas lieu de s'intéresser à cette analyse si elle ne soulevait pas à contrario le vrai problème. La question en effet n'est pas de savoir si l'équilibre existe une fois que les capitalistes ont investi toute leur plus-value \* qu'ils ont accumulée et s'ils seront amenés à le faire pour cette seule raison que c'est là la condition même de la réalisation de <sup>leur</sup> plus-value.

Trois auteurs marxistes vont successivement affirmer la nécessité des "débouchés préalables" avec des analyses suffisamment différentes pour être rapidement résumées au moins toutes les trois.

C'est d'abord le texte <sup>célèbre</sup> de Rosa Luxemburg, l'Accumulation du Capital paru en 1913 (2). Elle prend la peine de réfuter Tougan-Baranowski, en particulier en ce qu'il se met lui-même en contradiction avec Marx (3) mais surtout elle analyse ce qu'elle considère comme les "contradictions du schéma de la reproduction élargie". En effet, Marx n'a jamais émis l'idée qu'il pourrait y avoir selon l'analyse de Tougan-Baranowski "une production pour l'amour de la production" (4), et pourtant, il est

---

Suite de la note 2 de la page précédente

On conçoit donc que lorsque la production bourgeoise a atteint un haut degré de développement, elle ne peut plus<sup>se</sup> maintenir dans le cadre d'un Etat national : la concurrence oblige les capitalistes à élargir de plus en plus la production et à rechercher des marchés extérieurs pour écouler leurs produits en grandes quantités. Il est évident que la nécessité pour une nation capitaliste d'avoir des marchés extérieurs ne contredit pas la loi selon laquelle, en régime d'économie marchande, le marché est une simple expression de la division sociale du travail, et qu'il peut par conséquent s'accroître à l'infini, tout comme la division du travail - pas plus que les crises ne contredisent la loi de la valeur" in "A propos de la question dite des marchés" Oeuvres de Lénine, Ed. Sociales, Paris 1958, T.I. pp. 87-140, p.114.

- (1) Les crises industrielles en Angleterre, St Pétersbourg, 1894, Trad. frçse, Paris 1913. "Comme résultat de notre analyse abstraite du processus de la reproduction sociale, nous avons abouti à la conclusion qu'il ne peut y avoir aucun produit social exédentaire dans le cas d'une division proportionnelle de la production sociale".
- (2) Maspéro, Paris, 1967, 2 vol.
- (3) en particulier au chapitre 23 (T. I) et au chapitre 25 (T. 2).
- (4) eod. loc. T. II, p. 24.

\* accumulée. Elle est de savoir si les capitalistes vont investir la totalité de la plus-value

clair qu'il y a, du fait de la croissance de la composition organique du capital, "une croissance plus rapide de la production des moyens de production par rapport à la production des moyens de consommation... De quelque manière que nous l'envisagions, la modification technique de la production dans le processus de l'accumulation ne peut s'effectuer sans désarçonner complètement les proportions et les rapports qui sont à la base du schéma de Marx".

La solution de cette contradiction ne peut être dans "la formation et la constitution de la plus-value sous forme d'argent, comme capital attendant l'investissement..... car on se pose immédiatement la question : qui a acheté les éléments matériels de cette plus-value et qui a fourni l'argent pour cet achat ?

"Si l'on répond, ce sont d'autres capitalistes, bien sûr : il faut alors songer que puisque la classe des capitalistes est représentée dans le schéma par les deux sections, cette portion de plus-value elle aussi est investie et employée dans la production. Nous en revenons donc à l'investissement immédiat et total de la plus-value.

"Ou alors, la thésaurisation sous forme d'argent d'une partie de la plus-value dans les mains de certains capitalistes signifierait la thésaurisation d'une partie équivalente de surproduit sous une forme matérielle entre les mains d'autres capitalistes, l'amoncellement de la plus-value chez les autres, puisque les capitalistes sont les uns pour les autres les seuls acheteurs de la plus-value. La poursuite de la production, donc l'accumulation telle que Marx l'a décrite dans le schéma serait interrompue. Nous aurions une crise due non pas à la surproduction mais à la seule volonté d'accumuler, telle que l'imaginait Sismondi" (1).

Ce texte est très important car il montre bien sur quel plan se situe Rosa Luxemburg, celui exclusif de la réalisation de la plus-value sur le marché interne et non celui des mobiles de l'investissement auquel elle ne fait qu'une brève allusion comme le fait observer H. Denis (2). C'est à partir de cette analyse qu'elle affirme la nécessité de débouchés extérieurs (soit à la sphère de production capitaliste, soit au territoire national) pour maintenir la croissance du capitalisme. C'est en fonction de cela qu'elle analyse dans des chapitres successifs, dont nous rappelons seulement les titres "la lutte contre l'économie naturelle" (27), "l'introduction de l'économie marchande" (28), "la lutte contre l'économie paysanne" (29), "l'emprunt international" (30), "le protectionnisme" (31), "le militarisme" (32), thèmes dont il faut bien reconnaître la permanence de l'actualité.

---

(1) *ibid.* loc. T. II., p. 20

(2) "Le rôle des "débouchés préalables" dans la croissance économique de l'Europe Occidentale et des Etats-Unis d'Amérique" in Cahiers de l'ISEA, n° 113, série P., n°5, mai 1961, pp. 3-90.

On peut se demander si J. VALIER n'interprète pas trop librement le texte de Rosa Luxemburg en lui faisant dire qu'il s'agit non pas du problème de l'équilibre entre épargne et investissement, mais du problème de "l'incitation à investir" ("la théorie de l'impérialisme de Rosa Luxemburg" in les Temps Modernes, août-sept. 1968, pp. 537-558, cité par Ch. PALLOIX. Cours de Relations Economiques Internationales, polycopié, Grenoble 1969-70, 3e fascicule, p. 336).



Fritz Sternberg, nous l'avons vu, a développé cette thèse essentielle<sup>ment</sup> sous un aspect historique (1). Etudiant le développement du capitalisme, il y voit essentiellement l'histoire de la conquête de nouveaux débouchés. C'est aux U.S.A. une conquête "interne", qui se manifeste par le déplacement de la frontière vers l'Ouest, et qui entraîne des tendances fondamentales à la stagnation lorsque la "frontière" atteint le Pacifique. En Europe, nous avons à la fois une expansion intérieure du capitalisme au cours de laquelle le processus d'élargissement de la base du capitalisme se réalise par l'intégration des formes de production pré-capitalistes sous la direction de la bourgeoisie nationale qui assure l'industrialisation de l'économie nationale et une expansion extérieure (impérialisme) qui se réalise par la destruction des formes de production pré-capitalistes au profit de la métropole (2).

En outre, cette thèse peut prendre un regain d'actualité actuellement. Si le capitalisme se développe encore, on peut dire que c'est parce qu'il élargit sa sphère d'activité en "intégrant" des secteurs qui lui étaient jusqu'ici restés étrangers. C'est le cas de toute une partie du commerce : le commerce de détail a été partiellement détruit par les grands magasins, les chaînes à succursales multiples, les supermarchés, les artisans perdent de plus en plus leur indépendance : ils se font "intégrer" par des chaînes de marques ou se prolétarisent purement et simplement ; les agriculteurs sont "intégrés" par les firmes capitalistes dites "intégratrices" (production d'aliments du bétail, conserves, laiteries, Lustucru, etc...) A ce sujet, la thèse de Ch. PALLOIX montre<sup>\*</sup> à ceux qui rendaient compte de l'intégration des artisans aux premières phases du capitalisme s'industrialisant. Un arrêt de la Cour d'Appel de Dijon de 1967 considérant l'agriculteur intégré comme un "travailleur" renforce cette assimilation en soulignant le caractère actuel de la loi de la prolétarianisation (3).

Cette thèse cependant ne peut poser de question et soulever le problème de l'avenir du capitalisme que si l'on admet que cette "extension" a des limites définies qu'il arrivera un jour où le capitalisme aura conquis tout ce qu'il peut conquérir. C'est aussi en ce sens que lorsque Valéry écrit que "l'ère du monde fini commence" il indiquerait la fin de l'expansion du capitalisme ou encore que le développement du socialisme réduit la sphère d'action du capitalisme et contribue donc à hâter la fin de son expansion. Mais c'est suggérer aussi, contrairement à la réalité, que le capitalisme ne serait pas capable de trouver de nouveaux moyens d'expansion.

---

(1) Cf. 1ère partie du cours, chapitre 3, 1ère section.

(2) Cf. liens de cette question avec l'origine du sous-développement et son renforcement.

(3) Sur cette question on peut lire les travaux de François PERNET, en particulier son ouvrage sur la Libby's (Mouton Paris 1967, collection de l'IES). Il fait observer à juste titre que la seule solution efficace susceptible de sauvegarder le "pouvoir économique" des agriculteurs est la réalisation d'une "intégration coopérative", assurant la constitution d'un autre système d'organisation.

\* que l'on peut fort bien analyser cette "intégration" en termes absolument analogues

L'analyse de Henri Denis nous fait progresser car il contribue à poser plus nettement le problème sous-jacent à cette question du devenir du capitalisme (1). Il ne mésestime nullement l'importance de "l'élargissement du marché intérieur capitaliste" mais il soutient que "cet élargissement ne se serait pas produit si le monde capitaliste n'avait pas eu la possibilité d'exploiter ces débouchés préalables... qui, se situant "en dehors" du milieu capitaliste lui-même, sont capables d'engendrer les vagues d'investissement autonome, qui conditionnent l'ensemble du processus de croissance"(2). Sinon, dit-il, les entrepreneurs ne pourraient trouver les raisons de leur investissement, ni dans le fait que leur propre investissement crée des débouchés à leur production (ce qui peut être vrai à l'échelle sociale ne peut l'être à l'échelle individuelle), ni dans le fait que les entrepreneurs dynamiques peuvent escompter prendre à leurs concurrents leur propre clientèle. Remaniant alors profondément la liste des innovations dressée par Schumpeter, il énonce une nouvelle liste des "facteurs fondamentaux de l'investissement capitaliste :

- conquête par un capitalisme jeune de son marché national sur la base de techniques nouvelles exigeant l'emploi de capitaux importants ;
- conquête de débouchés à l'étranger ;
- mise en valeur de nouvelles ressources naturelles : terres fertiles et gisement minéraux ;
- introduction dans un capitalisme parvenu à sa maturité de techniques \* et de types nouveaux nouvelles, de produits nouveaux \* d'organisation" (3).

Nous n'avons pas le temps de commenter longuement comme il le faudrait cette "liste". Il est facile d'y retrouver les deux ressorts que désignait déjà Lénine (Techniques, marchés) et par le fait même le capitalisme est à même de prolonger son expansion au-delà du moment où les débouchés connus sont épuisés puisqu'il peut se créer de nouveaux débouchés internes par l'appel à de nouvelles techniques et à de nouveaux types d'organisation.

Par là, Denis prend en compte cette capacité d'adaptation du capitalisme qui lui a permis d'éviter la "crise générale" en absorbant des procédures qui pouvaient lui apparaître non seulement étrangères mais hostiles : ce fut l'intervention de l'Etat avec le New Deal et la planification capitaliste. Mais il est clair aussi que le capitalisme ne résoud une contradiction que pour <sup>en</sup>créer une nouvelle. Il a réussi à empêcher la concrétisation de la tendance à la baisse du taux de profit mais il doit bien continuer à résoudre en permanence le problème des débouchés, c'est-à-dire celui de l'absorption du surplus créé. Et dans cette perspective, nous sommes à même de comprendre quelques-uns des problèmes les plus importants du capitalisme actuel.

---

(1) Le rôle des "débouchés préalables", op. cit.

(2) *ibid.* loc. p. 17. Il faut lire ici "investissement autonome" au sens Keynésien de ce terme.

(3) *ibid.* loc. p. 15.



Baran et Sweezy ont repris l'ensemble de ces problèmes en décrivant le fonctionnement du MPC dans le plus avancé des pays capitalistes et, même s'ils ne se sont pas situés à ce niveau de la théorie, la contradiction qu'ils énoncent entre la génération et l'absorption du surplus rejoint très explicitement ce problème : les capitalistes ne trouvent plus facilement les débouchés qui leur permettraient d'accumuler toute leur plus-value sans créer le risque d'une baisse du taux de profit.

On conçoit que des auteurs qui éliminent la théorie au profit de la simple description puissent alors, comme Galbraith en venir à considérer que le problème essentiel à la survie du capitalisme contemporain est d'assurer l'expansion régulière de la consommation, et à justifier ainsi le glissement d'une analyse du point de vue de la production à une analyse du point de vue de la consommation.

Il nous semble qu'à ce sujet, il est important de ne pas oublier ni minimiser l'apport théorique de J.M. Keynes et de ses disciples et de tenter de le réintégrer dans l'analyse. Nous y sommes d'autant plus incités que Keynes prend à l'égard de J.B. Say, le même recul que Marx et pour des raisons analogues. Il réussit, nous semble-t-il à intégrer l'analyse des débouchés dans une théorie élaborée du point de vue de la production grâce à l'analyse du rôle des anticipation par les entrepreneurs de la demande effective future dans les décisions d'investissement qu'ils prennent actuellement (1).

C'est pourquoi ce chapitre va être, sinon exclusivement, du moins principalement, consacré à l'école post-keynésienne. Analyser les motivations de l'investissement ne peut pas se limiter à l'étude du rôle du taux de profit espéré (efficacité marginale attendue du capital) car nous serions ramenés dans le cadre de MPC, à une pure tautologie. La prise en compte de cette espérance de profit passe par l'anticipation de la demande effective, autre manière de nommer le problème des débouchés. Nous remarquons que l'anticipation prend en compte non seulement les débouchés existants, mais aussi ceux qui pourront être créés par l'investissement lui-même ou par des procédures hors-marché, menées parallèlement à l'investissement. Par là même, l'anticipation contient les débouchés préalables mais elle peut les élargir si elle prend en considération l'ensemble\* de l'investissement (par les effets d'entraînement), ce que n'ont du reste pas fait les auteurs post-keynésiens. Cette analyse de l'anticipation nous introduit au coeur du problème du développement des forces productives et de ses fluctuations. Par là elle précise les motivations de l'investissement et nous permet de progresser. Mais elle rencontre aussi des limites très strictes qu'il nous faudra aussi préciser afin de mieux déterminer l'apport de ce modèle.

es  
effets

---

(1) Le problème du futur dans l'analyse économique ne se ramène donc plus à celui du taux d'intérêt ou du prix des biens futurs. En rendant présents dans les déterminants des décisions actuelles des éléments qui ne se produiront que plus tard, nous introduisons la dynamique au coeur même de l'analyse économique de même que l'aléatoire ou l'incertain, car toute anticipation consiste en une prévision au sein d'un univers incertain ou aléatoire.

Par conséquent, dans ce chapitre, nous étudierons successivement :

- l'anticipation de la demande effective comme fondement de la décision d'investissement,
- la nature de la croissance équilibrée et son instabilité,
- le cycle et son articulation avec le trend,
- les limites du modèle.

## SECTION I : L'ANTICIPATION DE LA DEMANDE EFFECTIVE ET LA DECISION D'INVESTISSEMENT

(Le cadre de la dynamique Keynésienne : définitions et hypothèses)

Bibliographie : Nous nous contentons ici de renvoyer aux seuls travaux des auteurs de cette école qui se rangent directement dans le cadre des hypothèses énoncées par J.M. Keynes.

E.D. DOMAR : Essays in the theory of growth,  
Londres, Oxford U.P. 1957

R.F. HARROD Towards a dynamic economy  
Londres, Macmillan, 1948,  
ses contributions à l'Economic Journal (1939, 1959, 1960, 1961, 1963...)  
Les relations entre l'investissement et la population in Revue Economique,  
mai 1955, pp. 356-366.

J.R. HICKS : Capital and growth,  
Oxford, at the Clarendon Press, 1966.

N. KALDOR : "Capital accumulation and economic growth" in the Theory of Capital, ed.  
par F.A. LUTZ et D.C. HAGUE, Londres - Macmillan, 1961, pp. 177-222

N. KALDOR et

J.A. MIRRELES "A new model of economic growth",  
in Review of Economic Studies, 1966

J. ROBINSON The accumulation of capital, Macmillan, Londres, 1956  
Essay in the theory of economic growth, Macmillan, Londres, 1962

Par conséquent, dans ce chapitre, nous étudierons successivement :

- l'anticipation de la demande effective comme fondement de la décision d'investissement,
- la nature de la croissance équilibrée et son instabilité,
- le cycle et son articulation avec le trend,
- les limites du modèle.

## SECTION I : L'ANTICIPATION DE LA DEMANDE EFFECTIVE ET LA DECISION D'INVESTISSEMENT

(Le cadre de la dynamique Keynésienne : définitions et hypothèses)

Bibliographie : Nous nous contentons ici de renvoyer aux seuls travaux des auteurs de cette école qui se rangent directement dans le cadre des hypothèses énoncées par J.M. Keynes.

E.D. DOMAR : Essays in the theory of growth,  
Londres, Oxford U.P. 1957

R.F. HARROD Towards a dynamic economy  
Londres, Macmillan, 1948,  
ses contributions à l'Economic Journal (1939, 1959, 1960, 1961, 1963...)  
Les relations entre l'investissement et la population in Revue Economique,  
mai 1955, pp. 356-366.

J.R. HICKS : Capital and growth,  
Oxford, at the Clarendon Press, 1966.

N. KALDOR : "Capital accumulation and economic growth" in the Theory of Capital, ed.  
par F.A. LUTZ et D.C. HAGUE, Londres - Macmillan, 1961, pp. 177-222

N. KALDOR et  
J.A. MIRRELES "A new model of economic growth",  
in Review of Economic Studies, 1966

J. ROBINSON The accumulation of capital, Macmillan, Londres, 1956  
Essay in the theory of economic growth, Macmillan, Londres, 1962





A la différence des modèles néo-classiques, dérivés des analyses suscitées par A. MARSCHALL, et qui raisonnent toujours dans le cadre d'un équilibre de plein emploi assuré à chaque étape de la croissance, les modèles post-keynésiens (1) acceptent, comme Keynes lui-même (cf. supra, pp. 127-133) des équilibres à différents niveaux d'emploi et, en particulier, la possibilité d'une croissance en position durable de sous-emploi.

Nous ne reviendrons pas sur les éléments qui permettent de comprendre de l'intérieur l'esprit général des modèles keynésiens que nous avons rappelés dans l'introduction. Nous allons successivement présenter leurs hypothèses et définitions principales.

### § 1 - Le caractère global de l'analyse

Dès le Treatise on Money (Londres 1930), Keynes explique les fluctuations par les variations de l'investissement et, en particulier, les dépressions par l'insuffisance de celui-ci, l'épargne effective étant inférieure à l'épargne normale, celle qui aurait permis un investissement assurant le plein emploi. Dans cet ouvrage et sur ce point, l'analyse de Keynes est assez proche de celle de Marx à la fois par le type d'explication qu'il propose et par la méthode d'analyse (2). En effet Keynes y utilise la distinction fondamentale de l'économie en deux secteurs celui qui produit les biens d'équipement et celui qui produit les biens de consommation. Cette approche disparaît dans la Théorie Générale et n'est pas reprise non plus par les post-keynésiens.

Le raisonnement y est alors mené sur les quantités archi-globales dégagées par Keynes en termes de comptabilité nationale et très spécialement le Revenu-Produit National, la Consommation totale, l'Investissement total, l'Epargne totale. Les définitions comptables sont celles-là mêmes établies par Keynes à partir de l'idée que le Revenu n'a que deux usages, la dépense de consommation et l'épargne, de même que le Produit n'a aussi que deux usages, la Consommation et l'Investissement. Dès lors nous trouverons dans tous ces modèles que les égalités.

$$R = C + E$$

$$P = C + I$$

avec  $R = P$  et donc post  $I = E$  (3)

jouent un rôle déterminant.

Mais, ce raisonnement en termes de quantités globales entraîne une série d'autres conséquences dont il faut avoir conscience :

Cette "globalité" de l'analyse a représenté, nous le savons une sorte de retour aux sources de la théorie classique, par opposition aux analyses de la pensée dominante menées à l'époque en termes d'ajustements marginaux entre quantités infiniment petites sous l'influence de décisions d'agents également sans pouvoir. Les agents restent aussi nombreux, sans plus de pouvoir, sans aucune insertion dans des réseaux de forces sociales, mais au lieu de s'intéresser aux phénomènes de la "marge", qui postulent un équilibre "mécanique", on s'intéresse aux grandeurs globales que l'ensemble de leurs décisions constituent et l'on sait que l'équilibre n'est plus nécessaire entre ces grandeurs.

Voir notes page suivante

(Notes de la page précédente)

- (1) Nous n'oublions cependant pas l'avertissement de R. F. HARROD : " je n'ai personnellement jamais élaboré de modèle. J'ai idée qu'ils peuvent détourner l'attention des tâches plus fondamentales qui requièrent les spécialistes de la théorie dynamique ; ces modèles peuvent même mettre sur une fausse piste, s'ils sont utilisés trop prématurément, eu égard au développement d'une telle théorie... Ce qui doit rester présent à l'esprit, c'est le degré extraordinairement limité de notre connaissance sur la question". ("Les relations entre l'investissement et la population", loc. cit. pp. 360-1).
- (2) Cf. H. DENIS Histoire de la Pensée Economique, Thémis, PUF Paris 1966 pp. 668-669
- (3) Nous verrons plus loin comment cette égalité lorsqu'elle n'est pas pure tautologie suppose la désagrégation effectuée dans le treatise on Money.